

LE PAPIER DÉCHAÎNÉ

vers une écologie du livre

un livre, cent personnes

sommaire

Contexte *Un livre, cent personnes* p. 1

Portraits croisés *Correctrices et coursiers* p. 2

Impression(s) de terrain *Travail utile, paie inutile* p. 3

Quelques éc(h)os p. 3

Infographie *Dé-châîner les métiers du livre* poster

Écofiction(s) *Fe(i)ndre à travers les failles* poster

Poèmes *Trash*, de Maude Veilleux, et

Je crois que ça va pas être possible, de Sophie G. Lucas poster

L'écologie du livre en images *La vie d'artiste*, de Juliette Mancini p. 8

À propos de l'Association p. 8



Marine Rivoal

Un livre, cent personnes

«La poésie doit être faite par tous. Non par un», écrivait Paul Éluard en 1939 dans son magnifique recueil *Donner à voir*. Cette injonction, tel un appel désespéré au sursaut collectif lancé depuis les portes de la barbarie, trouve un écho puissant en cet été des incertitudes, où rarement l'on aura vu les crises politiques et sociétales aussi exacerbées.

Alors que le mois de juin 2024¹ a vu se lever en nombre les voix contre le bruit des uns et la fureur des autres, rares furent celles à s'indigner du spectacle médiatique qu'il nous était donné à voir. Déconnecté du réel, le débat public, relayé par les médias du milliardaire réactionnaire Vincent Bolloré, a vu s'appauvrir la parole jusqu'à la rendre inaudible. Derrière les mots lâchés comme des chiens de chasse, se manifestait la volonté de détruire l'autre et ce qu'il incarne en multipliant désinformations et idées nauséabondes.

Ne nous leurrions pas : cette vision étriquée du monde et de sa complexité n'épargne pas le secteur du livre. Si les enjeux diffèrent, la conquête de la presse et de l'édition relève bien des mêmes aspirations idéologiques, et le contexte politique actuel, polarisé de manière inédite, laisse peu d'espoir d'amélioration.

Tandis que la concentration bat son plein, que les grands groupes éditoriaux absorbent les parts de marché avec un appétit d'ogre, les métiers du livre perdent de manière accélérée leurs racines artisanales, *œuvrières*, au profit d'une organisation productiviste reposant sur l'automatisation, la disqualification des compétences et une économie de flux. Pour finir de nous en convaincre, regardons les chiffres et notons que la vie d'un livre se calcule davantage en données logistiques, conditionnant la *viabilité* du produit, qu'en actes de lecture. Peu importe qu'il n'ait jamais atterri

entre les mains d'un-e lecteurice, un livre ayant transité d'un entrepôt à une librairie pour finalement arriver dans un centre de tri qui le mènera à la déchetterie² à une vie malgré tout bien remplie et génère des flux de trésorerie. À défaut d'avoir nourri décemment celles et ceux qui l'ont imaginé, conçu, et acheminé.

Correcteurices, graphistes, livreurs de nuit, représentant-es : ces métiers de l'ombre sont très rarement mis en lumière au sein de l'écosystème du livre et de la lecture où l'on préfère mettre l'accent sur les fonctions éditoriales plus reconnues, mais non moins précarisées. Alors que les plus grandes structures profitent des services de stagiaires motivé-es pour assurer de réelles fonctions support, combien d'éditeurices se plient en quatre pour diversifier leurs sources de revenus, cumulant pour certain-es les emplois alimentaires ou bénéficiant du soutien familial ?

Sur ce point, l'étude réalisée par le Ministère de la culture sur les petites et moyennes maisons d'édition publiée en 2023 dresse un constat alarmant. Sur les 4722 maisons actives recensées par l'INSEE fin 2022, « plus de trois quarts des éditeurs ne comptent pas de salariés³ ». De cette réalité économique, pas un mot dans l'interprofession, bien entendu. Dans l'édition, parler d'argent (ou plutôt de son absence) est indécent. Du côté des institutions, fonctionnaires et contractuel-les ont intégré le manque de moyens dans leur activité et ne sont pas épargné-es par la souffrance au travail. Quant aux librairies indépendant-es, ils et elles étaient prévenu-es : avec une marge moyenne de 1 %, le commerce de la librairie n'est pas la voie la plus sûre pour faire fortune, ni même pour espérer une retraite décente.

Quand on aime, on ne compte pas, paraît-il. Un adage que l'on fait sien un peu hâtivement lorsque l'on exerce un métier passion. Dans la grande famille du livre, les secrets de fabrication, en plus d'être

collectivement bien gardés, sont peu reluisants au regard des milliers de personnes qui s'y usent quotidiennement.

Pourtant, les forteresses inattaquables s'effritent et les langues se délient au gré des arrêts de travail, des démissions et des reconversions. Alors que les perspectives d'une reprise en main s'amusent, les sacrifices exigés pour *trouver du sens* dans son métier *ne font* plus vraiment sens, semble-t-il. À l'ère du post-confinement et de l'ubérisation accélérée du monde du travail, renoncer à soi, même par conviction, n'est plus vraiment tendance.

Comme le chantait Brassens, « mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente ». Aussi, en attendant l'oraison funèbre des artisan-es du livre, célébrons ici celles et ceux qui, chaque jour, nous transmettent le meilleur de leur métier, leur savoir-faire et le goût de l'exigence, dans un réel souci des autres et des interdépendances qui nous lient. Ainsi, après un premier numéro dédié à l'écologie matérielle, et dans la lignée des travaux de Félix Guattari et de ses *Trois écologies*, ce deuxième numéro du *Papier déchaîné*, gazette de l'association pour l'écologie du livre, se consacre à l'écologie sociale.

« Signe ce que tu approuves », disait également Éluard, engagé dans la Résistance. Alors à sa suite, soyons exemplaires et engagé-es au sein de nos maisons d'édition, de nos librairies, de nos bibliothèques, jusque dans nos actes d'achat, et ouvrons l'œil, avec vigilance et avec une curiosité insatiable, pour à notre tour donner à voir le meilleur du livre et de nous-mêmes.

Gageons que la lumière finira par tomber sur les invisibles et que les éternel-les phénix du livre continueront de renaître de leurs cendres de papier. ☞

1. Note aux lecteurices du futur : suite aux résultats des élections européennes, Emmanuel Macron a dissous l'Assemblée nationale et convoqué de nouvelles élections législatives. 2. Taux de pilon sur retours : 68% (calcul d'après SNE, 2023). 3. « La Situation des maisons d'édition de petite et moyenne dimension », Ministère de la culture, DGMIC, 2023, p. 18.

Portraits croisés

Dans cette rubrique consacrée aux professionnel·les de l'écosystème du livre, nous partons à la découverte de personnes qui font autrement et abordent le livre dans toute sa complexité. Pour ce numéro, nous avons donné carte blanche à l'association des correcteurs de langue française¹ et avons rencontré Joël, coursier à Paris, afin de mieux comprendre ce métier en particulier et les enjeux de la distribution francilienne en général. <

ACLF

< www.associationdescorrecteurs.fr
< Vidéo sur la tarification :
www.associationdescorrecteurs.fr/outils/tarifs/
< Et toutes les enquêtes :
www.associationdescorrecteurs.fr/association/enquetes/

Joël

< a débuté le métier de coursier en décembre 1985
< 65 ans (et ne veut toujours pas prendre sa retraite!)
< grand voyageur

Correcteur·rice, un métier d'avenir ?

Devenir correctrice (métier principalement féminin aujourd'hui) relève de la gageure. Les formations sont insuffisantes, voire faiblantes, face au monde du travail auquel le ou la correcteur·rice sera confronté·e, ou extrêmement onéreuses (le montant a-t-il été calculé selon le CA de la première année d'activité?). Et non, le certificat Voltaire n'est pas une formation, mais une certification « en orthographe et en expression », ce qui est certainement très bien pour les « bon·nes en français », mais ne recouvre qu'une partie des pratiques et savoir-faire des professionnel·les.

Les correcteur·rices travaillent dans l'édition, la presse, la communication écrite sous toutes ses formes. Leurs objectifs : éliminer les erreurs dans un texte et le perfectionner en vue de sa publication. Ce qui implique des compétences spécifiques : la maîtrise des règles du français, le maniement des conventions typographiques, une attention accrue

portée à la cohérence et à la structure du texte, la recherche d'informations factuelles, l'adaptation à la cause du texte (son registre, son domaine et son public) et une connaissance fine de la chaîne de production (et de ses délais).

Le métier s'inscrit dans une longue histoire d'amour du verbe : il existait déjà chez les Égyptien·nes, au temps des pyramides... Il s'est bien sûr développé après l'invention de l'imprimerie, et a survécu bon gré mal gré aux cures d'amaigrissement des équipes éditoriales. Si les correcteur·rices peuvent aujourd'hui, en théorie, exercer sous différents statuts (cumulables) : salarié·e (dans l'édition, en tant que travailleur·se à domicile, TAD) ou indépendant·e (EI, SARL, portage salarial, micro-entreprise), la création du statut de la micro-entreprise, sous couvert de liberté, leur met bien des caillots dans le stylo rouge. Pour la plupart micro-entrepreneurs donc, par défaut, les correcteur·rices se heurtent

« La création du statut de la micro-entreprise, sous couvert de liberté, leur met bien des caillots dans le stylo rouge. »

toujours à la diminution des coûts de production. Difficile pour iels d'oser écrire le mot *inflation*, qui semble devenu gros sans qu'iels le sachent. Et faut-il rappeler que nombre de donneur·ses d'ordre externalisent en imposant des tarifs bas (parfois indécents) ou se passent tout bonnement d'une correction professionnelle, préférant relire « en interne » ? Pourtant, la plupart des services de correction ont disparu, même dans la presse.

Mais heureusement, même si la profession a tremblé à l'annonce de l'arrivée des IA génératives sur le marché, presque deux ans après, le constat est là : la génération automatique des mensonges ne peut pas encore lui assener son coup de grâce. <

1. Les adhérent·es de l'ACLF sont correctrices et correcteurs professionnels pour l'édition, la presse, la communication... Partageant des pratiques et des valeurs, ils se réunissent au sein de l'Association pour définir et défendre les principes et les usages du métier.

De colporteur à coursier

S'il est bien un métier de terrain dont l'on parle peu en dehors de Paris, c'est celui de coursier. Spécificité globalement francilienne, sa réalité est le plus souvent masquée dans celle, plus globale, de la distribution, le but de l'éditeur·rice étant de déléguer ses expéditions en Île-de-France et en région tout en s'allégeant des problématiques de facturation.

Toutes les maisons d'édition gagneraient pourtant à s'intéresser de plus près à ce métier aussi invisibilisé que central, à moins bien sûr qu'elles ne renoncent à travailler avec les librairies franciliennes – le coursier étant, dans la capitale et la petite ceinture, la courroie de transmission d'acheminement des livres jusqu'au point de vente final.

Aujourd'hui, nous pouvons compter les sociétés de coursiers sur les doigts d'une main mais il n'en a pas toujours été ainsi. Joël a débuté le métier en décembre 1985. En 40 ans il a vu une transformation de son quotidien du fait de la concentration des maisons d'édition et de l'augmentation des flux, physiques comme informatiques, avec l'arrivée de Dilicom. Les bons de commandes papier ont disparu pour

laisser place aux échanges de données informatisés (EDI). Autrefois récupérés le soir en librairie, ces bons étaient déposés le lendemain à l'aube dans les boîtes aux lettres des maisons d'édition ; les coursiers assuraient ces deux trajets avant de commencer leur tournée l'après-midi, des maisons d'édition aux librairies. Désormais, les ouvrages sont bien sûr regroupés dans les entrepôts de distribution mais aussi dans des comptoirs de ventes distributeurs, éditeurs ou dans l'espace de stockage de certaines sociétés de coursiers et groupements de coursiers (les messageries), ces derniers proposant la plupart du temps un espace de stockage, un système de préparation de commandes et de tris des retours.

Notons par ailleurs que même si les coursiers peuvent proposer aux maisons d'édition des solutions pour stocker leurs ouvrages, contrairement aux autres professions de l'écosystème du livre, ils sont au service des libraires et non des éditeurs. Plus globalement, la règle veut que ce soit le libraire qui assume le coût de transport : la plateforme

Prisme a été créée pour faciliter la mutualisation des colis en région. Voilà qui donne matière à réflexion sur la manière d'envisager le métier : pour une fois, les maisons d'édition ne sont pas au cœur du système de rémunération et, même si elles sont amenées, le plus souvent via leur distributeur, à payer les coursiers pour assurer les derniers kilomètres, ces frais sont refacturés à la librairie en pied de facture. Joël nous parle d'ailleurs d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître, lorsque, dans les années 1950, les coursiers, qui étaient payés à la course, pouvaient cumuler sur le même trajet de nombreuses commandes de sociétés différentes et avaient la liberté d'appliquer la remise qu'ils souhaitaient en librairie et cela, avant la loi sur le prix unique du livre de 1981. De quoi irriter les maisons d'édition qui ne retrouvaient pas

toujours leurs petits, certains coursiers ayant trouvé un métier fort rémunérateur, gardant ou offrant sous le manteau ce qu'ils voulaient...
Finalement, le métier de coursier n'a rien de solitaire. Comme celui de représentant, non seulement il implique des échanges avec de

nombreux libraires mais il amène aussi des interactions quotidiennes entre pairs. Si chaque tournée se fait en solitaire, les réunions d'équipe sont très fréquentes. Alors que les commerciaux d'une même équipe échangent toutes les semaines sur leurs avancées dans le programme de nouveautés en cours et croisent régulièrement leurs alter ego d'une autre diffusion, les coursiers pourtant concurrents se regroupent chaque matin pour se répartir les ouvrages au gré de leurs tournées respectives. Ces deux courroies de transmission entre éditeurs et libraires tirent leur héritage du colportage et nous rappellent que les questions de diffusion-distribution se sont considérablement complexifiées avec l'augmentation et l'accélération des flux. La fin du colportage ne date-t-elle pas du développement du réseau de chemin de fer ? Aujourd'hui, les problématiques de diffusion-distribution deviennent plus spécifiques et techniques, demandant des investissements toujours plus importants pour répondre à l'immédiateté des flux et nécessitent dans le même temps des échanges humains réguliers pour sortir à la fois de la massification et de l'uniformisation. Un travail de dentelle indispensable pour trouver l'équilibre entre industrie et artisanat, tels des funambules, afin de valoriser les échanges dans l'écosystème et sortir de la chaîne de production aussi linéaire que fragmentée. <

Ces deux courroies de transmission [les coursiers et les représentants] entre éditeurs et libraires tirent leur héritage du colportage.

Impression(s) de terrain

La rubrique Impression(s) de terrain donne la parole librement à une personne sur un ressenti personnel au sein de l'écosystème du livre. Puisque le livre est une impression donnant lieu à des impressions, puissent celles-ci donner un éclairage intime et partiel sur ce qui nous entoure et nous amener ainsi à prendre de la hauteur. <

Travail utile, paie inutile

UNE VIE DE STAGE EN STAGE ?

Commençons par une affirmation communément acceptée: la grande majorité des professionnel·les du livre étaient, à un moment donné de leur vie, des stagiaires. S'ils et elles sont arrivés au poste qu'ils/elles occupent aujourd'hui, c'est en partie grâce aux stages qui leur ont permis d'apprendre, de développer des compétences, de s'améliorer et enfin de se faire un réseau. Le stage est essentiel parce qu'il complète la formation théorique et donne accès à certains aspects du monde du travail qui sont parfois invisibles depuis les sièges d'un amphithéâtre. Il est notamment central pour la transmission des savoirs, mais surtout des savoir-faire, et c'est pourquoi il faut saluer celles et ceux qui jouent le jeu avec générosité, lucidité et exigence, et qui accueillent des stagiaires en leur consacrant beaucoup de temps.

Poursuivons avec une affirmation moins assumée et remplie de contradictions: certain·es professionnel·les du livre sont encore des stagiaires. Ou encore: certain·es stagiaires occupent des postes qu'un·e professionnel·le aurait dû occuper. Cette inversion des rôles étrange, mais malheureusement réelle, est le résultat d'un phénomène bien particulier que l'on appelle « emploi déguisé ».

On peut le définir comme un stage dont les principes pédagogiques ont été détournés pour réduire au maximum la charge salariale et le coût de production de l'entreprise d'accueil. Le stage est déjà assez arrangeant pour l'entreprise: la gratification à quatre euros par heure n'est obligatoire qu'à partir d'un certain nombre d'heures, et l'entreprise peut bénéficier de diverses exonérations fiscales et d'aides de l'État en fonction du nombre de stagiaires qu'elle accueille à l'année. Bien que ces dispositifs soient là pour encourager/faciliter la prise en charge des étudiant·es par de petites structures comme les librairies et maisons d'édition indépendantes, leur abus aboutit à des emplois déguisés qui permettent de cumuler, en plus de tous ces avantages, une réduction de la masse salariale grâce au recrutement des stagiaires pour des postes, et le recours à des professionnel·les en tant que stagiaires. Cela met en danger tout l'écosystème du livre pour plusieurs raisons.

En ce qui concerne les emplois déguisés, si le statut n'est pas spécifié dans l'intitulé, il est difficile de distinguer une offre de stage d'une offre d'emploi puisque les critères sont les mêmes: l'autonomie, de nombreuses expériences, un master, la maîtrise parfaite de certains outils... Face à toutes ces attentes, l'étudiant·e se sent démun·e, incompetent·e, voire dépassé·e. Au stress d'assurer un poste qui nécessite une véritable prise en charge professionnelle, s'ajoute parfois l'isolement dans lequel l'étudiant·e se réfugie de peur de ne pas être jugé·e autonome ou de

perdre une place difficilement obtenue dans ce marché déjà saturé. Sur le plan plus concret, la concentration du monde du livre à Paris signifie souvent un loyer et des frais supplémentaires pour celles et ceux qui ne vivent pas à la capitale et qui sont souvent contraintes de compléter leur gratification, soit avec une activité rémunérée, soit avec un éventuel apport familial et parfois les deux en même temps. Cela nourrit cette inégalité qui est déjà assez présente dans le monde du livre entre celles et ceux qui peuvent et qui ne peuvent pas vivre à Paris.

DES STAGES QUI PRÉCARISENT TOUT LE MONDE : LA NÉCESSITÉ DE PENSER AUTREMENT L'ÉCOSYSTÈME DU LIVRE

Les emplois déguisés précarisent également les professionnel·les, car ils réduisent le prix du marché et banalisent le travail gratuit ou sous-payé. Avec la systématisation progressive des stages obligatoires pour valider l'année scolaire, les entreprises qui pratiquent l'emploi déguisé sont sûres de pouvoir trouver des stagiaires tout au long de l'année, les calendriers universitaires et les durées de stage étant majoritairement différents et complémentaires. La place grandissante des stagiaires dans le marché du travail réduit en quelque sorte la place des nouvelles/nouveaux diplômés qui sont, aux yeux de ces entreprises, légèrement plus compétent·es mais considérablement plus cher·ères. La/le nouvelle/nouveau diplômé·e reste ainsi coincé·e entre le chômage ou des formations qu'il ou elle réintègre dans le but de générer des conventions pour refaire des stages.

« Poursuivons avec une affirmation moins assumée et remplie de contradictions : certain·es professionnel·les du livre sont encore des stagiaires. »

En somme, l'emploi déguisé entraîne une précarité non seulement économique mais aussi psychologique, à la fois pour les étudiant·es et les professionnel·les. Dans ce système, le parcours pédagogique de l'étudiant·e est réduit à son apport économique tandis que la/le jeune professionnel·le se voit exclu·e du marché. L'emploi déguisé entraîne notamment des conséquences sociales plus larges comme la « baisse de consommation et le recul de l'âge moyen du premier accouchement¹ » en maintenant les jeunes dans un état de semi-dépendance économique. C'est pourquoi il est important de sensibiliser les professionnel·les et les étudiant·es aux enjeux de cette pratique presque illégale et de trouver des alternatives comme une grille tarifaire qui obligerait les entreprises à gratifier leurs stagiaires en fonction de leur chiffre d'affaires ou encore l'intégration des stagiaires dans les grilles des conventions collectives...

1. Collectif génération précaire, *Sois stage et tais-toi ! Pour en finir avec l'exploitation des stagiaires*, Éditions La Découverte, Paris, 2006, p. 97.

B. Nisan Göksel est une étudiante en deuxième année de master métiers du livre et de l'édition et jongle entre plusieurs stages depuis longtemps. Elle espère trouver un jour un travail et dire « adieu » à son statut de stagiaire.

Quelques éc(h)os...

OUVRAGES

< *Correcteurs et correctrices, entre prestige et précarité*, de **Guillaume Goutte**, Libertalia, 2021; un essai qui montre à quel point les conditions d'exercice de ce métier ont évolué vers « une chaîne de production où s'épanouit une forme de libéralisme sauvage ».

< *Le livre : que faire ?*, La Fabrique, 2008; un ouvrage collaboratif sous la direction d'**Eric Hazan** et **André Schiffrin**, qui propose un dialogue interprofessionnel afin d'envisager l'avenir du livre autrement que sous une forme industrielle.

< *Agir ici et maintenant – Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin*, de **Floréal Romero**, éditions du commun, 2019; un livre qui montre la nature prédatrice et sans limite du capitalisme, exploitant et marchandisant les personnes. L'auteur y propose, à partir d'exemples concrets, des manières d'élaborer la convergence des luttes et des alternatives pour faire germer un nouvel imaginaire comme puissance anonyme et collective.

REVUE

< Le dossier « À titre gracieux » dans la revue **Panthère première**, n° 6, hiver 2020-2021; qui montre que « dans le milieu de l'édition, le travail précaire, mal voire pas rémunéré, semble être aussi structurant qu'invisibilisé ».

FILM

< Le film *Sorry We Missed You*, de **Ken Loach**, 2018; où il est question de livraison déshumanisée, de système social précarisé et de vies atomisées...

PODCASTS

< L'épisode 51 « Que se passe-t-il en librairie pour la rentrée littéraire ? » du podcast **Dlivrable**; le temps fort de la rentrée littéraire et l'impact de sa production vertigineuse sur nos métiers. Une composition à trois voix. Solveig Touzé, cofondatrice de la librairie la Nuit des Temps à Rennes, parle de la pression de lire. Camille Deforges, relation libraires pour les éditions Belfond pendant des années, aborde son changement de perspective depuis qu'elle a créé sa librairie la Bicyclette bleue. Enfin, Christophe Grossi, relation libraire en littérature, partage son expérience de passeur de textes pour les maisons d'édition indépendantes.

< L'épisode 55 « Dans les coulisses d'une bibliothèque municipale » du podcast **Dlivrable**; une immersion dans la bibliothèque municipale de Conflans Sainte Honorine pour mettre en lumière des métiers méconnus. Trois bibliothécaires prennent la parole, elles sont responsables des ressources, en charge du désherbage et responsable de l'action culturelle.

< L'épisode « Les petites mains » du podcast **Skholé** – théories dysfonctionnelles, de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques, 2023; dans lequel Margot Mellet explique que « les petites mains » (le plus souvent des femmes) contribuent au développement de la culture et du savoir scientifique sans en récolter les lauriers, et pose la question de la collaboration dans la production de la connaissance.

Dé-chaîner les métiers du livre

« **D**evenir collectivement moins cons, ça devrait être ça l'aventure humaine. » Cette touche d'humour signée Guillaume Meurice trouve une belle résonance dans le monde du livre. Notre industrie est atypique : la plupart des métiers du livre ne sont pas intégrés à l'entreprise de production qu'est la maison d'édition et un grand nombre de professionnel·les sont précarisé·es voire invisibilisé·es. Sans dialogue, cette atomisation met notre écosystème en difficulté, une poussière dans l'engrenage huilé de flux toujours plus rapides, et nous ne sommes rapidement plus côte à côte mais face à face. Il semble alors de notre responsabilité collective de choisir la voie du dialogue. Ce qui paraît évident sur le terrain des idées est encore difficile à mettre en pratique concrètement dans notre écosystème. Mais ce n'est pas une fatalité. La crise politique des élections de juin 2024 a montré que si les métiers du livre les plus visibles sont aussi les plus exposés, ils peuvent porter loin les idées et les faire entendre. Une librairie jeunesse vandalisée à Marseille, un événement inclusif en librairie annulé à Montpellier ? Cela n'a pas arrêté les centaines d'initiatives collectives de l'ensemble de la profession pour relayer les communications inclusives ou le déploiement de tribunes engagées contre l'extrême droite revendiquant plus de justice sociale. Nos métiers participent à la création, l'éditorialisation, la commercialisation et la médiation du livre. Il nous a semblé donc pertinent de sortir pour une fois de la représentation économique d'une chaîne du livre centrée sur les groupes et leur chiffre d'affaires pour cartographier indifféremment dans ces quatre univers nos différents métiers, qu'ils soient salariés d'une entreprise ou non, et mettre en avant des initiatives engagées et/ou militantes. ➤

★ Initiatives

1 VO-VF et D'un Pays l'Autre sont deux festivals français ; le premier imaginé par les fondateurs de la librairie Liragif, le second lancé à l'initiative des éditions La Contre Allée. Leur vocation commune est de mettre en valeur le travail des traducteurices car sans ce métier pas de littératures d'ailleurs !

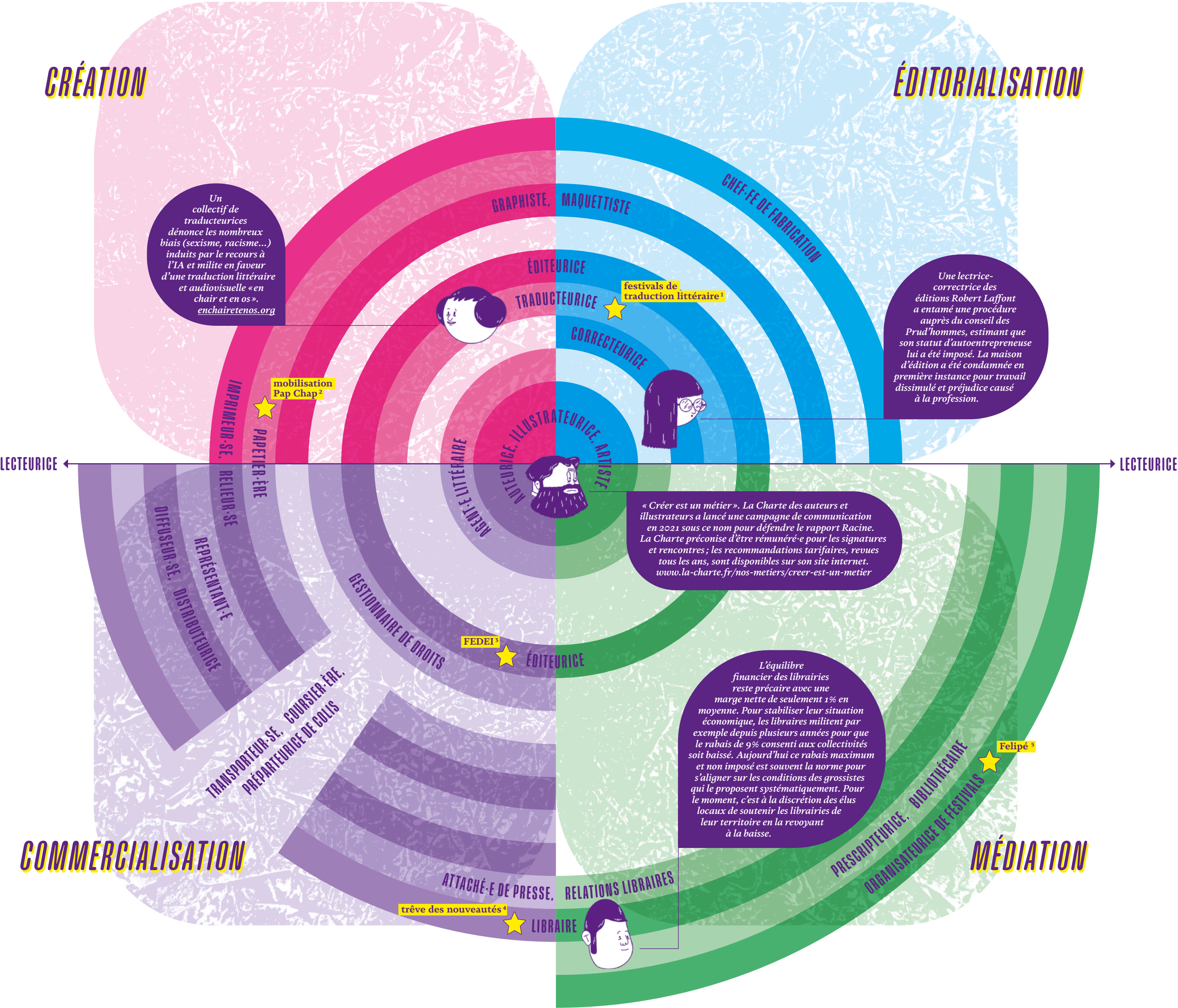
2 Une mobilisation syndicale et associative permet aux 230 employé·es de la papeterie Chapelle-Darblay de sauver leur emploi, en évitant la fermeture de la seule usine française capable de fabriquer du papier journal et des emballages 100% recyclés.

3 La FEDEI, Fédération des éditions indépendantes, créée en 2021, réunit au niveau national les mouvements associatifs et collectifs d'éditeurices indépendant·es afin de

défendre leurs intérêts et de favoriser leurs interactions.

4 La trêve des nouveautés est une recherche-action menée en librairie et portée par l'association pour l'écologie du livre pour ralentir collectivement et sortir du calendrier éditorial imposé par un flux de nouveautés incessant. Plus d'une quinzaine de librairies en France et en Belgique ont répondu à cet appel.

5 En 2003, les auteurices du Festival du livre et de la presse d'écologie (Felipé) n'étaient pas rémunéré·es. Aujourd'hui, l'équipe veille à une égalité de rémunération et suit les recommandations de la SOFIA. Elle a également à cœur de diversifier les invité·es en ayant une parité sur l'ensemble de la programmation, mais aussi en invitant des auteurices parisiennes et d'ailleurs !



Écofiction(s)

Depuis ses débuts, l'association pour l'écologie du livre utilise l'écofiction pour projeter les actrices des mondes du livre et de la lecture à l'aune d'une ère post-pétrole. Le texte présenté dans ce numéro fait suite à l'écofiction du n° 0 et se focalise sur l'aspect social et coopératif de cette société... ➤

Fe(i)ndre à travers les failles

2084 Les matières premières, dont le pétrole et le bois, sont devenues des ressources extrêmement rares que seuls les oligopoles financiers, avec le soutien de l'État, contrôlent sous couvert de nécessité de « performance écologique centralisée ». Parmi eux, le groupe Bollodère détient l'entreprise unique du marché du livre – de la création à la fabrication en passant par la distribution.

En Zone 3, dans les marges, l'atelier de La Recoupe recueille des témoignages pour écrire l'histoire collective du mouvement des éditrices pirates. ➤

« Vous êtes sûr que ça enregistre là ? Non mais comme ça se reproduira sûrement pas une occasion comme ça, je préfère demander hein ! Bon allez je me lance, je reprends depuis le début, c'est ça ? Difficile à oublier, la plume de cette écrivaine, une des dernières de sa

trempe, en chair et en os ! Parler d'écrivains et d'écrivaines, maintenant, ça n'a plus aucun sens... Enfin, plus aucun sens pour l'Empire Bollodère en tout cas, qui pense que création rime avec Intelligence Artificielle.

D'ailleurs, la dernière fois qu'il y a eu une protestation, c'est venu des auteures : ras-le-bol d'écrire à la commande, iels voulaient un peu de marge de manœuvre pour avoir l'impression de faire sortir quelque chose de leur cerveau et de ne pas être de simples machines à écrire – résultat : tout le monde a été viré ! Et c'est comme ça que l'IA Creative-Bollodère a repris le boulot. Les gens pensent que ce sont encore de vraies écrivains et écrivaines derrière les « récits » qu'on lit. Et comme Bollodère détient aussi le marché unique des médias, tout ça se tient bien, avec de belles vraies fausses interviews de celles et ceux qu'on a pas revu·es depuis des années et dont personne n'est dupe qu'ils et elles n'écrivent plus rien.

Et c'est même plus cynique que ça : ils encouragent les jeunes encore pleins de rêves, les vrais humains, à envoyer leurs manuscrits : il faut maintenir

l'espoir chez les gens d'un jour devenir « quelqu'un », de se sortir de la misère, d'avoir un panneau publicitaire à son effigie et l'accès à un compte numérique officiel, mais c'est du *bullshit* – je le sais moi ! C'est moi qui récupère les manuscrits envoyés, c'est mon job : direct de la boîte aux lettres à la pilonneuse. Rien entre les deux. Même plus un semblant d'intérêt, puisqu'en réalité, aucun n'est accepté, aucun n'est lu par les équipes. Quelles équipes d'ailleurs ? je me demande bien. On parle de livres à la télé, mais il n'y a plus d'auteures, plus d'éditeuses (ah ça, il avait raison Schiffrin quand il parlait d'*édition sans éditeurs* !) : que des chargées de comm' et des directions marketing, des pros de la mise en scène sans contenu, des marchands de sables... et des invisibles, comme moi, qui triment derrière pour faire fonctionner les machines et les camions. Mais pas que.

Ce que personne ne lit, moi je le lis. Jour après jour. Et je réserve les pépites pour Léonie¹, qui s'en arrange ensuite avec sa paire de ciseaux magiques. Oh, rien d'héroïque, hein. Je me vois plutôt comme quelqu'un de chanceux : tous

ces livres écrits avec passion, fougue, enthousiasme, eh bien c'est un peu comme s'ils m'étaient destinés. Rien que pour ça j'aimerais tous les donner à Léonie, pour au moins saluer le fait qu'il y ait encore des gens qui croient qu'écrire ça a du sens, ça sauve des vies. Tenez, l'autre fois je lisais ça : *tu attends que l'aube rougis / et tu t'éclipses / dans la nuit noire de mon désir*. Ça redonne pas un peu d'espoir de lire des trucs pareils ? C'est sûr que c'est pas l'IA Creative-Bollodère qui aurait pu sortir ça. Mais je dois faire du tri, moi aussi...

Si je lis sur place ? Bien sûr que non je n'ai pas le temps de lire sur place ! J'ai même pas le temps d'aller pisser, sinon il paraît que je fais pas assez de volume à l'heure avec la pilonneuse et ils m'enlèvent un pourcentage du salaire qui est déjà pas bien reluisant. Et ça, c'est le premier avertissement, car après c'est licenciement pour faute grave direct : il y a 300 personnes derrière moi qui voudraient bien le job, alors que ça soit moi ou un autre...

Bref, j'ai pas le temps de lire sur place, alors quand le chariot des manuscrits « refusés » arrive pour passer à la pilonneuse, il faut aller très vite et récupérer 2-3 feuillets au hasard, et pas trop pour que ça passe sous le manteau et surtout, inaperçu pour les caméras. Un peu comme le gars du roman là, *Le Liseur du 6h27*, un chouette bouquin sur un type



qui bosse au pilon, et
qui récupère des
bouts de pages
dans le métro
pour les lire
à des gens et
essayer de
les faire sou-
rire. J'ai lu ça
quand j'étais
gamin, à l'époque
où ça parlait encore
d'édition indépendante

*Des marges
et du cœur du réacteur,
on arrivera peut-être à
faire quelque chose pour
faire circuler toute
cette beauté.*

matériel du terme!
Mais bon, je vois
pas comment
ils pourraient
savoir que
les textes
recoupés
viennent
de moi,
puisque'il n'y
a que moi qui
les lis... De toute

façon, plus ça va et
plus la proportion de textes
recoupés qui vient des poubelles
de Bollodère est faible: les gens
commencent enfin à capter le truc
de l'IA, et ils s'emmerdent plus à
payer une fortune le papier pour
imprimer un manuscrit qui finira
recyclé en carton *illico presto*: ils
vont directement aux ateliers de
la Recoupe où là, au moins, ils ont
une chance d'être publiés (à un
exemplaire unique, certes: mais
adoubé par la guilde des recou-
peureuses, et ça, ça vaut tous les
tirages du monde!).

Bon enfin. C'est drôle la vie quand
même. Je pensais avoir trouvé un job
pépère, avec un salaire plutôt cor-
rect et je me retrouve à faire l'éditeur
pirate. Si je suis sur le *shift* du matin,
je passe ensuite l'après-midi au soleil
à lire ces bouts d'histoires, ces feuil-
lets disparates; et si je suis du soir,
j'y passe la nuit, pour faire une pré-
sélection. La plupart du temps c'est
assez nul (que voulez-vous, c'est pas
parce qu'on est humain qu'on écrit
bien), mais de temps en temps je
tombe sur une vraie pépite, et là je
comprends l'excitation que ça devait
être de publier quelqu'un à l'époque.
Ça m'émeut, j'ai envie que tout le
monde lise ce que je lis, de crier à la
terre entière que ce que je ressens,
une personne l'a décrit... bref, ça
me met dans tous mes états et me
convainc que ce que je fais a du sens,
même si je suis sur la corde.

Bien sûr que des fois j'ai peur de me
faire choper. Et si j'ai plus de boulot,
je suis mort: au sens symbolique et

matériel du terme!
Mais bon, je vois
pas comment
ils pourraient
savoir que
les textes
recoupés
viennent
de moi,
puisque'il n'y
a que moi qui
les lis... De toute

façon, plus ça va et
plus la proportion de textes
recoupés qui vient des poubelles
de Bollodère est faible: les gens
commencent enfin à capter le truc
de l'IA, et ils s'emmerdent plus à
payer une fortune le papier pour
imprimer un manuscrit qui finira
recyclé en carton *illico presto*: ils
vont directement aux ateliers de
la Recoupe où là, au moins, ils ont
une chance d'être publiés (à un
exemplaire unique, certes: mais
adoubé par la guilde des recou-
peureuses, et ça, ça vaut tous les
tirages du monde!).

Quand je suis pas trop cassé, je vais
faire un tour là-bas pour les aider à
faire le tri. Et surtout partager un
moment ensemble, boire un verre,
faire comme si tout était normal. Ce
sont ces gens-là qui me donnent la
force de continuer. Léonie, c'est une
sacrée, si jeune et si déterminée. Elle
fait un boulot de dingue.

Moi je ne suis qu'un cas désespéré
qui n'a pas réussi à résister à l'appel
d'un travail rémunéré en Zone 1.
Je n'avais pas le courage de mou-
rir de faim, et j'avais encore envie
d'y croire d'une certaine manière;
mais la Zone 3 me permet de don-
ner un sens à tout ça. Des marges
et du cœur du réacteur, on arrivera
peut-être à faire quelque chose pour
faire circuler toute cette beauté. »

1. Voir l'écofiction dans le n° 0 du *Papier déchainé*.

Marine Rivoal est autrice-illustratrice, diplômée de l'École Estienne à Paris et des Arts
Décoratifs de Strasbourg. Ses premiers albums pour la jeunesse aux éditions du Rouergue
Trois petits pois et *Cui Cui* remportent le prix Premières Pages. Elle participe à la réalisa-
tion du projet *Faune* sur invitation de la typographe Alice Savoie, commande publique
du CNAJ en 2018. En 2020 son album *Un nom de bête féroce* sur un texte de J.-B. Labruno
est nommé pour la « Pépite Livre illustré » du SLPJ. Aujourd'hui elle continue ses projets
éditoriaux en Provence au côté de sa fidèle presse taille-douce.



**Je crois que ça va
pas être possible¹**

Nous souhaiterions vous inviter à notre
festival ce serait un grand plaisir on
aime beaucoup ce que vous faites un
débat avec d'autres auteurs bien sûr il
faudrait que vous preniez connaissance
de leurs livres non nous n'avons pas le
temps les moyens de vous envoyer leurs
livres mais je suppose que vous pouvez

les acheter en librairie et puis si vous
pouviez aussi faire une lecture c'est
un grand festival musical et depuis
quelques années en parallèle on a créé
des animations autour du livre non il n'y
a pas de rémunération pour les auteurs
ce n'est pas la politique du festival cela
se fait ailleurs mais pas ici heu oui les
musiciens les techniciens les anima-
teurs sont rémunérés mais ce n'est pas la
même chose les auteurs viennent parler
de leurs livres vendre leurs livres c'est un
peu de la promotion pour eux par contre

Poème(s)



Trash: On m'a dit qu'on me trouvait trop trash pour participer à un projet.
Trash, of course. Trash comme Dorothy Allison dans le fond de sa
campagne et de sa pauvreté: *Trying always to know what I am doing
and why, choosing to be known as who I am – feminist, queer, working class, and proud
of the work I do – is as tricky as it ever was.*¹

« Genre qui évoque une vie et des valeurs liées à un monde glauque, comme la saleté,
le sexe malsain, la toxicomanie et la violence. » Je comprends qu'on puisse qualifier
mon travail de trash. Je suis juste annoyed qu'on n'arrive pas à le replacer dans une
histoire littéraire liée à des conditions sociales.

quand on me dit que je suis trop trash
on me dit que mon trop peu de capital culturel
que mes manières de fille de la beauce
que ma jeunesse à servir de la bière
à des monsieurs cassés en deux par la vie
que mon expérience du réel ne vaut rien
of course que ça ne vaut rien
of course que je suis trash
je m'appelle maude veilleux veilleux
veilleux ma mère
veilleux mon père
je ne bois jamais de negroni
mes papilles n'ont pas développé d'intérêt pour ce goût
j'aime juste les huitres en canne pis le thé trop infusé je parle de ma chaise de pauvre

ma chaise dans mon garde-robe assise juste à côté du chauffe-eau

Trash is politic. Pas juste une esthétique pour faire cool. Si on a l'air d'une gang de
toxicos, c'est peut-être aussi parce qu'on vient de milieux pauvres. Qu'adolescent-es
on a commencé à s'automédicamenter parce qu'il n'y en avait pas des psys dans
nos écoles de région.

Et, on est des poètes.

Of course qu'on est des poètes. On n'a rien d'autre. Notre seul name tag. Rien d'autre
pour se péter les bre- telles avec.

Tu veux nous enlever notre légitimité. Tu fais comme on m'a toujours fait, tu fais
ce que les bourgeois font, tu me dis d'arrêter de parler. De ta chaise, peut-être que
d'essayer de changer des choses, ça sert à rien parce qu'anyway tu vas pouvoir
continuer à boire tes negronis et passer tes étés au bord d'un lac, mais pour moi ça
jamais été comme ça. Si je suis sortie de la Beauce, des bars, c'est pour être poète.

Puis, à la Foire agricole de St-Honoré-de-Shenley, quand Alexandre Dostie gagne
le premier prix du concours de talents, et que le lendemain les gars de la scierie
débarquent au stand de l'Écrou pour acheter des livres, je sais que notre parole est
importante et que notre poésie se rend là où elle doit se rendre. »

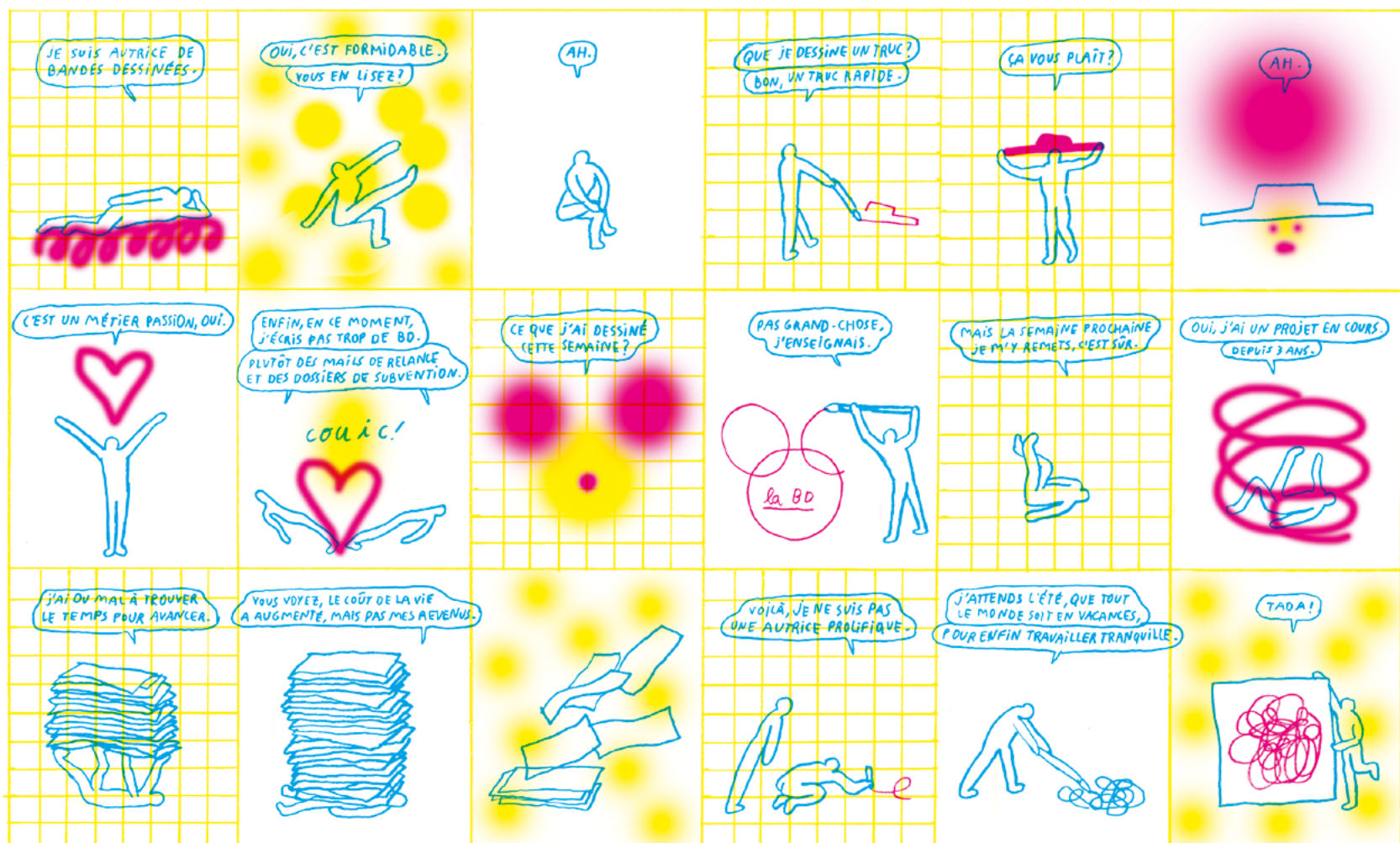
1. *Skin*, Dorothy Allison.

Maude Veilleux est une poète et performeuse québécoise née à Saint-Victor-de-Beauce. Elle
a écrit des recueils de poésie et des romans, dont un roman-web. Ses textes sont aussi parus
dans diverses revues au Québec, en France et en Belgique. Elle développe plus particulièrement
une pratique aux frontières de l'écriture, la littérature numérique et la performance. Elle vit
et travaille à Montréal. Ce poème est issu du recueil paru aux éditions Bouclard en 2024, *Une
sorte de lumière spéciale*, p.52/53.

nous vous offrons une place pour un
concert ah non pas celui-ci ah non pas
celui-là nous avons des consignes sur
certains concerts et pas d'autres si vous
venez accompagnée la personne devra
payer sa place bien sûr ce sera la même
chose pour l'hébergement ah et si vous
pouviez venir en train et pas en voiture
nous avons une politique de réduction
de notre empreinte écologique respect
de l'environnement allô ?

1. Zebda

Sophie G. Lucas, poète nantaise, est née en
1968 à Saint-Nazaire. Révélée avec son recueil
Nègre blanche (Le dé bleu, 2007), elle a reçu le
Prix de Poésie de la ville d'Angers présidé par
James Sacré. Elle a publié plusieurs ouvrages
depuis (*Témoin*, 2016; *moujik moujik* suivi
de *Notown*, en 2017; *Assomons les poètes*!,
2018, sélectionné pour le Grand Prix SGDL de
Poésie; *On est les gens*, 2023). Sophie G. Lucas
est également l'autrice du roman *Mississippi,
la Geste des ordinaires*. Elle partage son écri-
ture entre une démarche autobiographique et
intime, et une approche sociale et documen-
taire. Tous ses ouvrages sont disponibles aux
éditions La Contre Allée.



Juliette Mancini

Juliette Mancini est autrice de bandes dessinées, graphiste et éditrice de la revue *Bien, monsieur*. Son travail mêle peinture, gravure, récit dessiné, design éditorial et animation. Ses bandes dessinées sont publiées par les éditions Atrabile (*De la*

chevalerie en 2016, *Éveils* en 2021) et Cambourakis (*La Haine du poil* en 2024), et parlent de thématiques sociales: rapport à la féminité, mémoires individuelle et collective, éveil politique... Elle dessine régulièrement pour la presse, notamment

jeunesse, et pour des institutions culturelles (journal *Biscoto*, *Libération*, Pavillon ADC...). Ces dernières années, elle a été résidente à Maison Fumetti, l'Embassy of Foreign Artists et La Fraternelle.

MERCI(S). CONTRIBUTIONS & DIFFUSION

Les textes et le graphisme de cette gazette ont été conçus en grande partie bénévolement par les adhérent-es de l'Association et s'inscrivent dans la volonté de sensibiliser les professionnel·les ainsi que le public – dont les lectrices sont des pivots essentiels – à l'écologie du livre.

Merci à Mathilde Charrier, Charlotte Delaitre, Nisan Göksel, Marianne Kmiecik, Anaïs Massola, Mélanie Mazan, Sidonie Mézaize, Romuald Muzard, Coraline Passet et Anouchka Toulemonde pour ce travail exigeant réalisé dans la joie militante.

Cent (et plus) mercis à Marine Rivoal, illustratrice, Juliette Mancini, autrice de BD, Sophie G. Lucas et Maude Veilleux, poètes, d'avoir participé de manière inédite, amicale

et chaleureuse à ce numéro, ainsi qu'aux éditions Bouclard et aux éditions La Contre Allée pour leur confiance. Merci à David Snug pour ses personnages iconiques!

Un grand merci à Laure et Joël pour leur témoignage « métier » professionnel, engagé et incarné.

Un immense merci à toutes les personnes engagées sur le terrain pour diffuser cette gazette et les idées de l'écologie du livre; en particulier Thomas et Léa des éditions Rue de l'Échiquier, Harmonia Mundi livres pour les librairies, ainsi que les Structures régionales du livre et de la lecture (ARL/SRL) pour leur accompagnement sincère et essentiel.

OÙ TROUVER LA GAZETTE ?

Un certain nombre d'exemplaires du *Papier déchaîné* sont gratuitement mis à disposition des professionnel·les du livre au sein des ARL/SRL. Vous pouvez le trouver dans les mains d'adhérent-es, sur des marchés, sur une table de café... Ouvrez l'œil !

La gazette est également disponible en librairie (sur place ou à la commande) au prix de 3€. Ce prix nous permet de rémunérer les artistes ayant contribué à ce numéro ainsi que de couvrir une partie des frais d'impression.

Avant que l'IA ne nous remplace, on se modernise...! Le *Papier déchaîné* est disponible en version numérique sur notre site internet. (Re)découvrez le numéro 0 ici →



Tirage: 3000 exemplaires, réalisé par Loire impression dans le Maine-et-Loire en 3 couleurs sur papier Recytal offset 100 % recyclé, et fabriqué en France.

Un exemplaire de cette gazette a émis lors de sa fabrication 100,33 g eqCO₂ (selon tolérance Scope 1, 2 et 3).

Conception graphique et mise en page: Charlotte Delaitre. Polices: Pramukh rounded (Indian Type) et Novela (Atipo).

Une fois que vous l'avez lue, donnez à cette gazette une seconde vie en l'offrant, en la déposant dans une boîte à livres ou en faisant un papier cadeau! Vous pouvez aussi découper les illustrations, les poèmes, la BD etc. et créer de nouvelles histoires...

Le papier se trie: à jeter dans le contenant « recyclage ».



L'association pour l'écologie du livre

L'association pour l'écologie du livre, créée en 2019, pense les mondes du livre et de la lecture comme un écosystème, interdépendant et vivant. En puisant dans l'écologie radicale et en s'emparant de la question du livre par le biais de ses multiples usages, elle

ouvre la porte à un questionnement transversal sur les manières de faire, les modes de fonctionnement et les pratiques, et construit de nouvelles perspectives communes avec l'ensemble des actrices du livre et de la lecture.

L'Association accueille plus de 300 adhérent-es et près d'un millier de sympathisant-es. Elle est composée d'un bureau, d'un comité de pilotage, de deux coordinatrices et de nombreux-ses membres actif-ves, ami-es et alli-es. Ses missions s'articulent autour de la recherche/action, de la sensibilisation et du plaidoyer. Elle reçoit une aide au fonctionnement de la part de la Fondation Charles Léopold Mayer.

Pour suivre notre actualité, rendez-vous sur notre site internet : <https://ecologiedulivre.org> ainsi que sur LinkedIn et Mastodon!

Contact: Anaïs Massola, Mélanie Mazan et Mathilde Charrier : contact@ecologiedulivre.org

Vous pouvez également nous retrouver à la librairie Le Rideau Rouge au 42 rue de Torcy, Paris 18^e, et aussi un peu partout, en France et ailleurs, via nos adhérent-es.



ISBN 978-2-37425-469-2